

Études d'histoire religieuse



Comment écrit-on l'histoire d'une communauté?

Lucia Ferretti, *Histoire des Dominicaines de Trois-Rivières : « C'est à moi que vous l'avez fait »*, Sillery, Septentrion, 2002, 191 p. 25 \$

Robert Saint-Pierre et Yvonne Ward, *Histoire des Soeurs de la Charité de Québec. Tome III Plus de cent cinquante ans d'histoire (1849-2001)*, Beauport, Publications MNH, 2003, 344 p. 29 \$

Marguerite Drainville, *Porteuses de vie en Amérique : Les Soeurs des Saints Coeurs de Jésus et de Marie depuis 1891*, Joliette, 2003, 372 p. 20 \$

Lise Jacob, *Loué sois-Tu pour mes soeurs les saisons! Les Soeurs de Saint-François-d'Assise au Canada, 1904-2004*, Québec, 2004, 575 p. 25 \$

Guy Laperrière

Volume 71, 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006614ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006614ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Laperrière, G. (2005). Comment écrit-on l'histoire d'une communauté? / Lucia Ferretti, *Histoire des Dominicaines de Trois-Rivières : « C'est à moi que vous l'avez fait »*, Sillery, Septentrion, 2002, 191 p. 25 \$ / Robert Saint-Pierre et Yvonne Ward, *Histoire des Soeurs de la Charité de Québec. Tome III Plus de cent cinquante ans d'histoire (1849-2001)*, Beauport, Publications MNH, 2003, 344 p. 29 \$ / Marguerite Drainville, *Porteuses de vie en Amérique : Les Soeurs des Saints Coeurs de Jésus et de Marie depuis 1891*, Joliette, 2003, 372 p. 20 \$ / Lise Jacob, *Loué sois-Tu pour mes soeurs les saisons! Les Soeurs de Saint-François-d'Assise au Canada, 1904-2004*, Québec, 2004, 575 p. 25 \$. *Études d'histoire religieuse*, 71, 101–110. <https://doi.org/10.7202/1006614ar>

Comment écrit-on l'histoire d'une communauté ?

Note critique

Lucia Ferretti, *Histoire des Dominicaines de Trois-Rivières* : « *C'est à moi que vous l'avez fait* », Sillery, Septentrion, 2002, 191 p. 25 \$

Robert Saint-Pierre et Yvonne Ward, *Histoire des Sœurs de la Charité de Québec*. Tome III *Plus de cent cinquante ans d'histoire (1849-2001)*, Beauport, Publications MNH, 2003, 344 p. 29 \$

Marguerite Drainville, *Porteuses de vie en Amérique : Les Sœurs des Saints Cœurs de Jésus et de Marie depuis 1891*, Joliette, 2003, 372 p. 20 \$

Lise Jacob, *Loué sois-Tu pour mes sœurs les saisons ! Les Sœurs de Saint-François-d'Assise au Canada, 1904-2004*, Québec, 2004, 575 p. 25 \$

Au Québec, on écrit l'histoire des communautés religieuses depuis toujours. Il y a de grands classiques en la matière, par exemple l'*Histoire de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal* en 14 volumes ou l'*Histoire documentaire de la congrégation des Oblats de Marie-Immaculée dans l'Est du Canada* en 12 tomes du père Gaston Carrière. Écrits entre 1940 et 1970, ces ouvrages et d'autres de la même encre devinrent vite la cible des universitaires parvenus à la « science ». Relisons par exemple un compte rendu de Louis Rousseau d'un des tomes du père Carrière : il le qualifiait d'« œuvre de positivisme documentaire à visée doucement apologétique » (*Revue d'histoire de l'Amérique française*, 25, 1971, p. 413). Avons-nous progressé depuis trente ans ?

Les travaux savants sur les communautés se sont multipliés : on peut citer les travaux pionniers de Bernard Denault et de Marguerite Jean, sur l'évolution des communautés au Québec, puis ceux du sociologue religieux Paul-André Turcotte sur les frères enseignants au XX^e siècle, les trois tomes

de Nive Voisine sur les Frères des Écoles chrétiennes, les recherches des historiennes Micheline D'Allaire ou Micheline Dumont sur les religieuses, sans oublier la grande recherche de Nicole Laurin et Danielle Juteau sur *Les communautés religieuses de femmes au Québec de 1900 à 1970. Études d'histoire religieuse* a régulièrement fait le point sur ces travaux (1990, 2001) ; on trouvera là des bibliographies assez complètes de la production universitaire sur l'histoire des congrégations.

Cette production abondante et de grande qualité dans l'ensemble ne fait-elle pas contraste avec la situation actuelle des communautés, qui apparaissent presque, au Québec, à l'orée du XXI^e siècle, comme des espèces en voie de disparition ? Les maisons ferment les unes après les autres, la moyenne d'âge tourne autour des 75 ans, la relève ne semble exister que dans les pays du Sud. Quel est le sens, dans ce contexte, d'écrire l'histoire d'une communauté ? On comprend que les communautés veulent transmettre leur héritage. Ces histoires de congrégations sont-elles un apport réel à la science historique ou ne constituent-elles que de simples évocations du passé, à l'image de ces monographies diocésaines ou paroissiales publiées à l'occasion d'anniversaires, et dont on n'attend guère d'avancée de type analytique ? Sont-elles, en somme, de simples souvenirs de famille ?

C'est un peu ce genre de questions que je me posais au moment d'aborder la lecture de quatre histoires récentes de communautés (il est bien possible qu'il y en ait d'autres, tant ce type d'ouvrage ne fait pas l'objet de publicité...), qui ont toutes été produites à l'occasion d'anniversaires. Elles ont beaucoup de qualités : elles reposent sur de riches fonds d'archives, la matière y est bien organisée, le ton évite l'hagiographie, les illustrations agrémentent la lecture et l'écriture est soignée, voire élégante.

Certes, les auteures sont différentes, et les communautés aussi. L'une, les Sœurs de la Charité de Québec, est de fondation plus ancienne et peut être considérée comme une grande communauté (1 846 membres en 1969, d'après l'enquête de Denault) ; les trois autres sont de taille plus moyenne (532 pour les SFA, 452 pour les Dominicaines, 327 pour les Saints Cœurs, toujours en 1969). Comment peut-on apprécier ces différents ouvrages ? Présentons-les successivement, dans l'ordre de leur publication : on tentera ensuite un jugement d'ensemble.

On attend beaucoup du premier, puisqu'il est l'œuvre de Lucia Ferretti, une des meilleures historiennes de sa génération, rompue tant à l'histoire religieuse qu'à l'histoire sociale. Précédé d'une belle préface de Benoît Lacroix, l'ouvrage se présente comme une « histoire institutionnelle » des Dominicaines de Trois-Rivières. Celles-ci sont arrivées au Séminaire Saint-Joseph en 1902, pour prendre en main les travaux domestiques. Elles provenaient de la congrégation des Dominicaines de l'Enfant-Jésus,

fondée en 1887, qui effectuaient les mêmes tâches au Séminaire de Québec. M^{re} Cloutier exigeant qu'elles forment une congrégation séparée, elles prendront le nom de Dominicaines du Rosaire en 1909.

Elles réussiront cependant à se dégager des œuvres ancillaires pour ouvrir un orphelinat en 1910 à Trois-Rivières et tenir un Jardin de l'Enfance à Shawinigan à partir de 1914 ; elles prendront en charge un hospice à Montebello, dans l'Outaouais (il y a ici quelque mélange dans la chronologie, p. 54, et l'auteure confond l'archevêque d'Ottawa, Charles-Hugues Gauthier, avec l'auxiliaire de Montréal, Georges Gauthier). Les sœurs sont 123 en 1930 ; elles seront 213 en 1962 et se recrutent surtout en Mauricie-Centre du Québec. Les orphelinats sont leur œuvre principale : elles en administrent à Trois-Rivières, Cap-de-la-Madeleine et Hull. La période de 1945 à 1960 est celle de grandes innovations : formation professionnelle des religieuses, objectif d'épanouissement des enfants, alors que les orphelinats prennent le nom de Ville-Joie. Même si les salaires dans les séminaires restent minables (18\$ par mois en 1946), la congrégation parvient à effacer sa dette en 1962. Mais la pénurie de sujets commence à se faire sentir.

Coup de tonnerre en 1964 : Rome décrète l'union des Dominicaines du Rosaire avec les Dominicaines de l'Enfant-Jésus, sans même que les sœurs n'aient été consultées... C'est ainsi que les quelque 500 religieuses seront regroupées pour former en 1967 une nouvelle congrégation, les Dominicaines de la Trinité. La Révolution tranquille amènera l'abandon des œuvres principales, les orphelinats entre 1966 et 1972, le Jardin de l'Enfance en 1973. Les sœurs s'engageront dans de nouveaux ministères. Le recrutement au Québec cesse après 1976. Cependant, en l'an 2000, on peut constater que le centre de gravité de la congrégation s'est déplacé, puisque les sœurs des Philippines sont de plus en plus nombreuses (et jeunes) : il y en a 88, dont les deux tiers ont moins de 50 ans, alors qu'au Québec, il reste alors 174 sœurs, dont 120 ont plus de 75 ans.

Le résumé qui précède laisse à peine entrevoir la richesse de cette monographie. Le plus impressionnant est la maîtrise des sources : constitutions, chapitres généraux, correspondance, annales, nécrologies, tout a été scruté. Il n'était cependant pas utile de prendre vingt pages de bibliographie à énumérer chaque pièce d'archive pour chacune des maisons. Il eût mieux valu consacrer cet espace à un tableau du nombre de sœurs pendant cent ans, à un tableau des maisons, avec ouverture et fermeture, à une liste des prieures générales et des maîtresses des novices. L'auteure a bénéficié d'un contact suivi avec Régina Doyon, sœur Madeleine des Anges, prieure générale de 1962 à 1980. C'est elle qui fut responsable de la mise en œuvre de la fusion, et Ferretti la vante beaucoup. Mais ce contact lui a permis une connaissance intime de la communauté, qui est la condition première d'une histoire réussie d'un tel institut.

Un autre défi bien relevé est celui de faire, dans un premier temps, l'histoire des Dominicaines du Rosaire, puis, à partir de 1967, l'histoire de la communauté fusionnée des Dominicaines de la Trinité, qui inclut tout le volet des hôpitaux que dirigeaient les Dominicaines de l'Enfant-Jésus. Cette harmonisation est parfaitement réussie. Dernière qualité, la brièveté de l'ouvrage. On remarquera que c'est le plus court des quatre. Il est vrai que c'est aussi la plus petite communauté. Mais ce sens de la synthèse rend la lecture agréable. En somme, on a là un bijou : c'est d'ailleurs le seul de nos ouvrages à avoir été publié chez un éditeur, donnée non négligeable pour la diffusion.

L'Histoire des Sœurs de la Charité de Québec est d'une toute autre ampleur. Elle se présente en trois tomes, dont les deux premiers ont déjà fait l'objet d'un compte rendu de Micheline Dumont dans cette revue (66, 2000). Yvonne Ward a participé à la rédaction des trois tomes et Nive Voisine y a collaboré. Un muséologue chargé de projet, Robert Saint-Pierre, est co-auteur du tome 3. Le premier tome est une biographie de la fondatrice, Marcelle Mallet (1805-1871). Dans le deuxième, on décrit en quelques pages chacune des principales maisons fondées par la communauté, par ordre chronologique. Le troisième tome présente l'histoire de l'institut. Il est divisé en trois parties : d'abord, l'évolution des constitutions et du gouvernement de la communauté ; puis, une description des quatre principaux secteurs d'activités : écoles, hôpitaux, orphelinats et hospices, auxquels s'ajoute l'assistance aux pauvres ; enfin, une étude du personnel, de la vie quotidienne et du charisme de l'institut. La matière est extrêmement découpée : quelques pages par sous-section.

On y apprend beaucoup de choses. On ne peut, forcément, en mentionner ici que quelques-unes. La domination de l'archevêque de Québec, qui agit comme supérieur de la communauté, ressort fortement : jusqu'en 1915, il surveille tout. Dans les œuvres d'enseignement, la place des pensionnats est prédominante : « Il n'est pas dans nos usages, lit-on en 1948, d'accepter des écoles paroissiales pour externes seulement ; nos couvents de campagne se réclament tous du titre de pensionnat. » Après 1970, la communauté décide de maintenir trois institutions privées, l'École Marcelle-Mallet, de Lévis, le Pensionnat Saint-Louis-de-Gonzague (pour garçons) à Québec et, à Sainte-Foy, le Collège Marguerite-d'Youville, de niveau collégial de 1969 à 1975, puis de niveau secondaire. Les hôpitaux constituent aussi un secteur important de l'activité des religieuses. Pour chaque type d'œuvres, l'ouvrage fournit un tableau complet des plus instructifs. C'est cette congrégation qui prit en charge en 1893 l'Asile pour aliénés de Beauport (Saint-Michel-Archange), un hôpital qui comptait pas moins de 5 000 patients en 1961. La congrégation tint aussi d'importants hôpitaux à Québec (Laval, 1918, Saint-Sacrement, 1927) et une vingtaine en tout (Thetford, Rimouski...). Pour les orphelinats,

on apprend, entre autres, que 89% de la clientèle étaient des orphelins. S'il est une surprise, dans cette section des œuvres, c'est de ne rien trouver sur les missions. Il y en eut pourtant, mais ce secteur semble le parent pauvre de cet ouvrage, mises à part plusieurs photos qui en traitent.

Le chercheur sera particulièrement intéressé par la section sur le personnel religieux. On y trouve une foule de données, sur l'origine géographique, sociale, sur la formation des sœurs, sur la croissance des effectifs jusqu'en 1960, puis leur décroissance. Les auteurs ont choisi comme chiffre de référence celui des 3 188 professes perpétuelles (et sœurs décédées en cours de formation) entre 1849 et 2001. La formation comprenait un an de postulat, un an de noviciat et cinq ans de vœux annuels. La quasi-totalité des sœurs (96%) proviennent du bassin « naturel » de la congrégation : le diocèse de Québec, l'Est du Québec et la Côte-Nord. Plus révélateur, 59 % sont filles de cultivateurs et 86 % proviennent de familles de 5 à 16 enfants. Jusqu'en 1967, il y eut deux classes de sœurs, les sœurs de chœur et les sœurs auxiliaires. Le maximum d'entrées eut lieu entre 1923 et 1939, avec un sommet de 118 entrées en 1932. Le chapitre sur la vie quotidienne m'a paru le plus vivant, celui qui fait le mieux saisir le pouls de la communauté. On y décrit l'horaire, le costume (robe et domino, décrits avec un sens de la mode et un humour que seule une femme peut vraiment apprécier), la lutte contre la montre-bracelet, qui ne fut permise qu'en 1965 (elle fut rejetée en 1950 pour les sœurs infirmières « par mesure d'asepsie »), les différents services (hosties, cordonnerie, reliure, imprimerie, vin de messe, atelier de peinture, dont la gloire fut sœur Marie-de-l'Eucharistie).

Les changements après 1960 sont aussi bien présentés. Le dernier chapitre traite du charisme, c'est-à-dire de la spiritualité. Alors que les Sœurs grises de Montréal vivaient sous l'inspiration des sulpiciens, c'est à l'enseigne de la spiritualité ignatienne que mère Mallet inscrivit sa communauté. Le père Braun, notamment, y imposa la marque jésuite. La maison mère sera le siège de l'archiconfrérie de la Garde d'Honneur du Sacré-Cœur, surtout populaire entre 1937 et 1954. En 1954, la supérieure générale résume bien : « L'amour de Dieu et des pauvres doit toujours être notre cachet distinctif. » Comme dans d'autres communautés, on a voulu associer les laïcs à l'œuvre : c'est à l'initiative de sœur Antoinette Matte qu'ont été fondés en 1981 les associés, puis les amies de Marcelle Mallet, pour les jeunes du primaire et du secondaire. La conclusion générale de l'ouvrage met l'accent sur les difficultés de l'ère présente.

Que dire de cet ouvrage ? À coup sûr, il représente un travail considérable. On a l'impression que les archives de cette communauté sont d'une richesse infinie, et les auteurs nous en font généreusement part. Plusieurs statistiques ont été compilées. Toutes ne paraîtront pas également utiles : ainsi des tableaux sur les effectifs cumulatifs ou sur la polyvalence des sœurs.

La donnée la plus importante me paraît être celle du nombre total de sœurs. On a ce tableau, à tous les cinq ans, de 1960 à 1990 ; on aurait aimé l'avoir aussi pour 1995 et 2000 et surtout, de 1850 à 1955. La principale lacune de l'ouvrage est le manque d'analyse. On énumère des faits, intéressants certes, mais sans visée d'ensemble. D'après moi, le fait de parler des œuvres à la fois dans le tome 2 et dans le tome 3 ne fut pas une bonne idée. Pour comprendre le tome 3, on doit constamment se référer au tome 2, ce qui donne un traitement insatisfaisant. Par contre, l'ouvrage est systématique, concis, et on s'y retrouve facilement. Dernière remarque : l'image qui se dégage de l'histoire de la communauté est invariablement positive. Au total, on trouvera dans cet ouvrage plusieurs renseignements utiles ; il est bien écrit et bien illustré. Mais comme l'analyse en est pratiquement absente, il y a encore place pour de nombreuses études. On pense ici à des étudiants de maîtrise ou de doctorat, qui auraient devant eux une matière abondante et de première qualité.

Après deux communautés de fondation canadienne, nous arrivons à deux autres venues de France au Québec en 1903 et 1904. D'abord, les Sœurs des Saints Cœurs de Jésus et de Marie, une petite congrégation bretonne (Paramé, près Saint-Malo) de spiritualité eudiste, qui s'est implantée au Canada, au Collège Sainte-Anne (N.-É.), en 1891, à la suite des eudistes, pour les services ménagers. C'est aussi ce qui les amènera au Collège Joliette en 1903, après un détour par l'État de New York, passage plutôt malheureux au total. À Joliette, un nouveau diocèse est fondé en 1904 et M^{gr} Archangebeault les prendra rapidement sous son aile, pour en faire ses sœurs des petites écoles, comme elles l'étaient en Bretagne. Ce sont ces débuts que racontent les quatre premiers chapitres, avec une présentation de la fondatrice, Amélie Fristel, et de la fondation de la congrégation en 1853.

La suite du récit est divisée en deux parties : la vie de la congrégation, qui décrit ses structures générales (province), la formation et les études, la vie de famille (maison provinciale, vacances au chalet), puis les différentes missions où ont œuvré les sœurs : les collèges (services ménagers), les personnes âgées (hospices, foyers), les écoles, de loin le secteur le plus important, et les missions (Côte d'Ivoire depuis 1957, Venezuela de 1989 à 1998, Bénin depuis 2000). Les deux derniers chapitres auraient dû constituer une cinquième partie : ils reprennent la trame chronologique et présentent les nouvelles réalités de la communauté depuis l'*aggiornamento* de la fin des années 1960. On y examine les nouveaux milieux et les nouveaux lieux d'insertion, la façon dont on a disposé des maisons et la vitalité de la fin de siècle, manifestée par des anniversaires, la mise sur pied des associés, l'approfondissement de la spiritualité. En 2000, il reste 151 sœurs canadiennes et, écrit l'auteure, « les milieux d'insertion semblent se multiplier à mesure que diminue le nombre de sœurs. » Une annexe fournit des données complètes

sur tout le personnel de la région canadienne jusqu'en 2002, en catégorisant les religieuses par régions d'origine : France, Acadie, États-Unis, Québec.

Cet ouvrage se présente de manière fort différente des trois autres. D'abord, par son format : ce n'est pas un format livre, mais le format grand album (8½ x 11), qui permet une grande souplesse, l'insertion d'encarts, de listes, de cartes, d'illustrations. L'inconvénient, c'est qu'on est plus porté à parcourir cet album qu'à le lire... Il est aussi différent par son contenu. L'annexe sur le personnel en est un bon exemple, mais il y en a d'autres : ainsi, pour la présentation des écoles de paroisse, on dresse la liste de toutes les jeunes filles qui ont fait profession chez les SSCCJM. On ajoute aussi de longs témoignages en encart : quand il y en a des pages pleines, on est moins porté à les lire...

L'auteure, une religieuse de la congrégation, fut enseignante avant de devenir maîtresse des novices (1967-1974), puis provinciale (deux mandats de six ans, entre 1976 et 1994). Elle vit donc à fond l'idéal de la communauté et en fait partager ici l'ardeur. La région de Joliette est d'ailleurs bien connue pour sa ferveur. Alors, les élans admiratifs ne manquent pas, l'émerveillement non plus : « Quel dévouement obscur ! Quel travail d'éducation au-delà des apparences... ». Mais on passe facilement par-dessus ces exclamations, qui font partie du style de l'écrivain. Cette ardeur apostolique donne cependant sa coloration au récit et dégage, pour les dernières années notamment, une impression de dynamisme et d'optimisme. Ainsi, quelle est la tâche qui se présente aujourd'hui ? « Passer l'héritage avec le souci de la mission. » M. Drainville s'est fait aider par Nathalie Côté, une diplômée de maîtrise de Micheline Dumont. C'est sans doute cela qui nous vaut une bonne bibliographie ainsi que des éléments de contexte appropriés. Cela ne compense cependant pas le manque d'analyse : trop souvent, les faits sont énumérés, les détails pittoresques relatés, mais sans ligne directrice d'ensemble. Ce qui n'empêche pas, ici aussi, que les sources aient été dépouillées de manière approfondie et qu'une utilisation judicieuse des citations rende le récit très vivant. La plupart des lecteurs ne liront pas les 115 pages grand format décrivant chaque école de village, mais il vaut certainement la peine d'aller consulter les sept pages qui les précèdent et qui tracent avec beaucoup de vie le portrait de la sœur enseignante. En somme, il s'agit d'un bel album de famille, qui a dû demander un travail gigantesque à son auteure.

Que dire alors du livre de Lise Jacob, sur l'histoire des Sœurs de Saint-François d'Assise au Canada, un gros ouvrage de 575 pages ? Ici, aucune professeure d'université à son chevet, pas de grands diplômes à étaler, seulement une humble carrière d'enseignante aux enfants indiens d'Obedjiwan, suivie d'un séjour comme missionnaire au Chili de 1983 à 1992. Après avoir lu la phrase suivante, à propos de l'action des sœurs à l'école de Sainte-Martine de Courcelles : « Telles les eaux abondantes de

la rivière des Bleuets baignant le village de Courcelles et les prières de la jeune vierge Martine par qui Dieu accomplit aux premiers temps de l'Église quantité de prodiges, la foi inébranlable et les souffrances des fondatrices, l'affection et le respect qu'une population a voués aux éducatrices de ses enfants ont surabondé devant Dieu comme une offrande pure et ont fait jaillir généreusement les vocations religieuses dans plusieurs foyers » (73), j'ai bien failli mettre le livre de côté, me disant qu'on était là devant une prose d'un autre âge... J'aurais eu bien tort, car on ne trouve plus guère de phrases de cette eau par la suite.

Certes, l'ouvrage ne comprend guère d'analyse. Mais on y trouve de nombreux documents cités fort à propos, références à l'appui, avec également des témoignages reproduits. Mais surtout, l'ouvrage plonge au cœur du vécu et restitue avec beaucoup de bonheur l'atmosphère, le caractère de la communauté. Le plan est particulièrement réussi, sans doute à cause de sa simplicité. Il découpe la matière en quatre saisons (d'où le titre), en suivant les mandats des supérieures générales successives : le printemps (1904-1925), l'été (1925-1965), l'automne (1965-1977) et l'hiver (1977-2001). Présentons rapidement cette congrégation.

Née à Lyon en 1854, elle s'implante à Beauceville en 1904 à l'appel du curé Zoël Lambert, un malcommode qui lui fera tant de misères que les sœurs décideront de quitter le village en 1912. Devant l'injustice de ce traitement, M^{re} Bégin les accueille à Québec et leur permet de fonder l'hôpital Saint-François d'Assise, inauguré en 1914. Entre-temps s'étaient ouverts à Beauce-Jonction (Vallée-Jonction) le noviciat, le Mont Jeanne-d'Arc, et des petites écoles dans diverses localités. Voilà pour le printemps. La floraison de l'été présente successivement la maison provinciale à Gros-Pin (Charlesbourg, 1926), les hôpitaux (Sainte-Jeanne-d'Arc à Montréal, 1926), les œuvres d'éducation, dont le célèbre Pensionnat de l'Enfant-Jésus de Beauce pour petits garçons (1927-1969), et la mission d'Haïti, à partir de 1942. Après la guerre, « la belle saison s'étire... ». L'hôpital Saint-François d'Assise double sa capacité (358 lits) : « années de grâce », écrit l'auteure. On suit de même l'ouverture de 15 nouveaux établissements d'enseignement, de Loretteville jusqu'en Abitibi, en passant par l'Institut familial établi à la maison provinciale, Sainte-Marie-des-Anges. En plus d'Haïti, les sœurs s'occupent de missions indiennes, le pensionnat indien d'Amos et la réserve d'Obedjiwan. Ayant vécu longtemps dans cette réserve, sœur Jacob en fait une présentation particulièrement colorée.

Arrive l'automne, 1965. La maison généralice est transférée de Lyon au Canada, la supérieure générale est canadienne. C'est, comme ailleurs, le chapitre de rénovation (1968, 1969). Les sœurs canadiennes atteignent leur plus grand nombre, 376, mais les sorties se multiplient. On suit l'évolution des maisons, des œuvres. Les sœurs quittent les hôpitaux Saint-François

d'Assise et Sainte-Jeanne d'Arc. La présentation est claire, concise, précise. En éducation, la communauté privilégie les milieux modestes, de préférence ruraux. Et voici l'hiver. Les engagements sont multiples, y compris dans les paroisses. Chaque projet est décrit, notamment le mouvement des Brebis de Jésus, lancé en 1985 par sœur Jocelyne Huot, qui met aussi sur pied les Associés à la même époque. Quelques exemples d'engagements : au service des démunis, auprès des femmes violentées, œuvres de soutien scolaire, sans oublier la grande maison Sainte-Marie-des-Anges. L'ouvrage se termine sur cette phrase : « Après un long hiver, qui n'aspire à l'eau vive d'un nouveau printemps ? »

Le livre se lit avec passion. L'auteure raconte à fond le début de chaque œuvre, sans doute avec trop de détails. Mais l'ouvrage a une grande unité. Pas de tableaux, pas d'encarts, pas de statistiques, mais un récit suivi, vivant, bien organisé, agréable à lire, souvent touchant, qu'on sent vécu. Il fait très bien sentir l'atmosphère de chaque époque. Notons la franchise de l'historienne, qui ne tait pas les problèmes, mais sait les aborder avec doigté. On voit très peu, par contre, le côté financier : il y aurait là une belle étude à faire. L'auteure a un bon sens de la synthèse ; chaque section est bien introduite. L'activité, le caractère de chaque sœur (presque !) sont décrits : elles se retrouvent toutes dans l'index. On regrette que le livre fasse silence, au XX^e siècle, sur l'histoire de la congrégation en général, en France en particulier. On ne peut donc mesurer la place de la province canadienne dans l'ensemble communautaire. En somme, c'est un ouvrage qu'on apprécie de plus en plus à mesure qu'on avance dans la lecture.

Que conclure de tout cela ? La réflexion peut, me semble-t-il, se porter à deux niveaux, soit du côté de l'histoire de chaque communauté, soit du côté d'analyses de l'évolution de l'ensemble des congrégations. Si on considère les quatre histoires de communautés que nous venons de parcourir, une première conclusion s'impose : l'utilité d'écrire l'histoire de chaque communauté de quelque importance au Québec. Il est vrai qu'un schéma, presque le même, se retrouve chaque fois : une fondatrice impressionnante, des débuts difficiles, une expansion, souvent du côté de l'éducation, du milieu du XIX^e siècle jusqu'aux environs de 1965, des bouleversements considérables à partir de la Révolution tranquille et de Vatican II, les chapitres de rénovation vers 1968-1969, les sorties, la chute du recrutement, l'abandon progressif des œuvres, la multiplicité des engagements, le vieillissement et... l'espoir. Mais par ailleurs, chaque communauté a ses accents propres, son charisme, sa spiritualité, ses milieux d'insertion, son rayonnement, et c'est là que l'histoire prend tout son sens. Comment écrire l'histoire d'une communauté ? Il faut d'abord une problématique, une ligne de fond, qui réponde aux questions que se posent nos contemporains ou, au moins, que se pose l'auteur. Une passion qui constitue le fil conducteur. Ensuite, il est fort utile de fournir

les données de base : nombre de religieuses (total annuel, par exemple), ouverture et fermeture des principales maisons, liste des supérieurs généraux et provinciaux, âge à l'entrée, origine géographique et sociale, sorties. Ce sont des renseignements précieux qui aident à situer la communauté. Utiliser le maximum de sources : cela paraît aller de soi, mais on oublie parfois les témoignages oraux, qui peuvent être révélateurs. Les photographies sont tout aussi précieuses, si on réussit à les identifier et à les dater. Enfin, dirais-je, faire bref, ce qui est avantageux à tout point de vue.

Mais là ne s'arrête pas l'intérêt de l'histoire des communautés. Pour les spécialistes des sciences humaines et sociales, il y a aussi des analyses à faire pour mesurer, globalement, l'impact de ce phénomène majeur au Canada français entre 1840 et 1980, pour citer son moment de plus grande expansion. Pour ma part, la question qui m'intéresse le plus et à laquelle je n'ai pas trouvé réponse est la suivante : comment expliquer que ce modèle d'intervention religieuse et sociale que constitue la communauté ait si bien « collé » à la réalité canadienne-française pendant plus de cent ans et soit subitement tombé en désuétude, au point de n'attirer que quelques rares personnes, après 1970 ? Ce n'est certainement pas la perte d'idéal de la jeunesse. Cela a plutôt à voir avec le mouvement de sécularisation, qui traverse l'ensemble de la société dans les pays du Nord. Mais certains mouvements de religion populaire, les pèlerinages par exemple, ont résisté à cette vague de sécularisation. Pourquoi pas les communautés ? Évidemment, le modèle a complètement changé depuis trente ans. Les religieux ne se considèrent plus, en tout cas plus de la même façon, comme séparés du monde : ils cherchent au contraire à vivre de plus en plus « comme tout le monde » : suppression du costume, des coutumes, des règles, dont plusieurs sont tout à coup apparues comme complètement obsolètes. Paul-André Turcotte évoquait autrefois la « désagrégation de la structure de plausibilité » comme explication du phénomène. Encore aujourd'hui, son livre sur *L'éclatement d'un monde* (1981) me paraît l'ouvrage le plus éclairant sur la question.

Reste à savoir quel sera l'avenir de ces communautés au Québec. On ne le voit guère aujourd'hui, mais l'histoire réserve des retournements et des rebondissements qui peuvent parfois en changer rapidement le cours. Notre métier consiste cependant à analyser le passé, pour mieux agir dans le présent. Le futur ne nous appartient pas : on ne peut que le préparer.

Guy Laperrière
Département d'histoire
Université de Sherbrooke